

## *Madalène*

### *Recueil*

#### **Note de l'auteur**

C'est un recueil bien étrange que vous avez entre les mains. Je serais bien en peine de lui donner un genre, non par minauderie – je n'ai pas la prétention d'inventer une nouvelle forme – mais parce que les textes qu'il regroupe hésitent entre deux ambitions, entre une cohérence individualiste propre aux poèmes en cercle fermé et une participation altruiste à la structure romanesque du recueil, dans l'ordre et l'unité. Ce serait magnifique de pouvoir dire, voilà mon premier roman ou mon premier recueil de poésie, mais ça supposerait une confiance dans la forme de ce livre que je n'ai certainement pas. Je vous le sers comme ça, sans avoir choisi moi-même une direction plutôt que l'autre, car je pense qu'il correspond mieux ainsi aux circonstances éclatées de sa rédaction.

L'objet de cette note est de vous avertir : si le fil des textes accroche un récit en particulier il peut être dangereux de le suivre avec rigueur et ferveur. Comme pour les attaques de diligence vous risquez de tomber sur un poème, placé à dessein en travers du chemin. Butinez souvent.

Si vous avez des critiques, je prends : [f.alliot@gmail.com](mailto:f.alliot@gmail.com)

## Sommaire

1 – dans les marges page 4

2 – au coeur page 25

3 – à l'envers page 43

4 – en mouvement page 69

5 – par inertie page 90

***1***

***dans les marges***

*Madalène (1), 3 août 2007*

Pour que finissent à l'aurore les danses esseulées, nous  
supportions cassés les cris ensorcelés des égarés.

*narrateur (1), 2 septembre 1999*

Chacun d'entre eux me manque. J'ai beau dire, m'emporter,  
écrire ici un brin de leur histoire, cela ne fait qu'enfoncer des  
coins supplémentaires dans la masse de mon chagrin. Je revois  
des photos et par ce biais des gestes, des attitudes ... toute une  
série de signes dont la mémoire tire quelques décors de carton-  
pâte. Ils ont du changer, perdre cette bouille d'enfant de cœur en  
communion.

Il y a aussi Madalène. Toujours là, sur chaque photo. Une  
pause sur le pont, avec le capitaine qui ne pouvait s'empêcher de  
la regarder, même quand je lui disais de fixer l'objectif.  
Couchée sur le lit aussi, endormie comme protégée au centre de  
sa chevelure étalée.

Reconstituer son visage est parfois difficile. Si deux, trois  
photos orientent mon souvenir dans un sens, il y en a toujours  
une quatrième pour casser la géométrie de son image. Tenez, la  
photo prise de trois quarts dos lors du débarquement à Alger  
introduit un trait inattendu, incohérent. J'en viens à douter, est-  
ce toujours Madalène ?

Elle n'est plus qu'un fantôme monstrueux, un écho déformé par une myriade de reflets ébauchés.

Ses yeux tristes lors du départ surmontent un sourire incongru – les restes de la photo officielle – encadré par les boucles de ses cheveux, alors qu'elle les rassemble le long de son cou, un soir de grand vent ...

Parfois ces recompositions s'animent. Elle court et dort en même temps, pantelante, maladroite et grotesque.

En colère, elle me regarde dans les yeux. Elle pointe son doigt vers mon cœur, pour me repousser ou me tenir à distance. Non, ce n'est pas ça ... son bras est plutôt tendu vers le large, moi un peu en retrait, elle tournée vers l'océan - je contemple surtout sa nuque. Le vent joue avec ses mèches libres et vient brouiller la courbe blanche de son cou ... pourtant bien souligné par la ligne tendue de ses muscles crispés de colère. Je ne sais ... je ne sais plus évoquer le souvenir de Madalène.

Voilà pourquoi j'évite le plus souvent de sortir le vieil album d'Alger ; pour oublier le visage dilué de Madalène et échapper à la cacophonie réaliste qu'imprime à son histoire le cœur désaccordé de ses photos.

J'écris aujourd'hui avec le secret espoir que le portrait évoqué par mes mots soit capable de mieux conserver son souvenir, même s'il n'a ni queue ni tête, même s'il n'oppose à la réalité de Madalène qu'un fatras de souvenir contaminés par les rares moments que j'ai passé en sa compagnie.

Pour être honnête, j'aimerais surtout cantonner Madalène dans l'espace de ce livre pour que son image monstrueuse ne vienne plus m'entêter au cours de certaines nuits et des jours qui les suivent ; pour enfin fermer l'album d'Alger.

*Madalène (2), 2 février 2009*

Hier encore il a neigé sur les landes. Oh! pas énormément, juste ce qu'il faut pour emplir l'air de points lumineux qui ne touchent le sol que pour disparaître. C'est une neige emportée par le vent, elle s'agite et plonge de façon ordonnée. De multiples écharpes à l'immatérialité fantomatique s'enroulent par vagues et attaquent de tous côtés mon visage et mes bras découverts.

Cette neige de mars me fascine, j'avance la main pour recueillir quelques flocons, évanescents dès qu'ils se posent. Ils laissent dans le creux de ma paume des larmes à peine sensibles vite oubliées.

Comme j'aimerais comprendre les schémas prodigieux que la neige dessine, le sens de ces masses en mouvement de tourbillon, cascade de rythmes saccadés, superposés dans l'espace. Pourquoi, quand je balaye l'air de mon bras, les flocons épousent-ils le contour de mon geste, traçant une plaie dans leur évolution coordonnée ?

Je voudrais pouvoir inspirer des figures nouvelles à la neige, l'empêcher de fondre, l'enchanter, la libérer de ces espaces sans contours.

Pourquoi ne le puis-je pas ? sans réponse, sans comprendre, je regarde la neige tomber.

*narrateur (2), 3 septembre 1999*

Fascinante, elle perle le long des rangées, incertaine aussi elle agrippe parfois un livre presque au hasard des étagères, le feuillette un moment et s'en défait.

Bivouac improvisé de mes regards, je me repose sur les rives de son visage où sang et neige se combattent. Cet affrontement me calme, je dors au milieu de la tempête de mes désirs. C'est en remontant de ces bords dangereux que je rencontre ses yeux. Je guette, j'attends, je la regarde. Peut-être ici un détournement de tête, là un léger signe. Ou ce regard dans la vitre, l'air de rien. Elle défie ouvertement mon courage, je n'ai que l'amour étroit des avarès.

En un quart d'heure d'attente frigorifiée, la montagne d'à peu près est épuisée, vidée. Elle s'en va et j'élude mon dépit derrière le masque crispé que m'a légué la foule à l'assaut des traverses pour m'en retourner maugréant à l'ouvrage tout juste échafaudé de ma vie rêvée.

Il faudrait :

Le vide, se mettre sous vide, sous une cloche en fer et s'isoler, se couper du monde. Fermer les yeux aussi pour perdre l'éclat du jour qui donne aux objets leur si troublante perspective. Derrière moi, trois jeunes vieux chuchotent avec une mort dont ils lèchent la faux.

J'ai posé de nombreuses questions à ces lignes, sans vraiment y répondre, toujours claudiquant (sur mes pattes de mouches) vers un échappatoire stylistique. Une figure, emballez. Encore faudrait-il me convaincre de l'importance de ce que j'écris là, affalé contre la table de la bibliothèque.

L'histoire de Madalène s'échappe de plus en plus vite, il faut la rattraper avant qu'elle ne s'essouffle hors du livre.

L'air que je respire me semble-t-il sucré ? A mesure que le soleil s'échauffe et découvre les landes, les ombres s'échappent par voiles et fils vaporeux de l'herbe ensommeillée, en rampant. Gracieux paysages, vallons mystérieux, précieusement couronnés.

Les formes se découpent, s'ancrent profondément dans le sol, les couleurs se déploient. Le chuchotement de l'herbe ondule sur les terres irrégulières, masse les contours des collines, gomme les aspérités, trouble le regard et se communique à tout nouveau coin de paysage découvert par le regard.

Il ne faut :

Ni pierre blanche, ni étendard. Pas d'orage, pas de crise. Juste la venue silencieuse du jour, par l'aurore.

Le soir, tout se retire. Les landes s'accommodent du silence. Nul bruit ne trouble plus les lignes du sol que l'on imagine à

travers la nuit. Les landes vivent encore, se meuvent, mais discrètement, pour ne pas déranger le bal des étoiles.

Même si, une fois encore, je m'enfonce sous la chaude couverture le sourire aux lèvres, pleine des accents de l'été, je dois admettre que je suis épuisée. Depuis quinze ans je parcours les landes de Magor pour décrire dans ces carnets coutumes et mythes, sans cesse, sans repos. J'ai trop marché depuis mon arrivée sur cette terre, depuis la guerre. Mes nuits sont de plus en plus souvent écourtées par des hallucinations hachées qui me submergent. Bien que ma raison me relance sans cesse mon image, allongée immobile sur ma paillasse, je suis persuadée de tomber dans le vide d'un gouffre sans fond, ma peau se hérise, le vent siffle à mes oreilles. Ce n'est pas possible ! et pourtant la chute glisse contre mon visage, je roule en avant, le cœur sans souffle.

En fait ce sont les landes qui tombent et se referment sur moi. Je prends de la vitesse et tourne encore, entraînée par le mouvement de ce monde supposé.

*narrateur (3), 4 septembre 1999*

J'ouvre les yeux dans un sursaut, mon coeur bat à contretemps de mes frissons. Je suis trempé de sueur, transi.

C'est un cauchemar, la trouille d'une vie, à se traîner par terre pour y échapper, le coeur en pelote, la panique coincée dans l'estomac. Au bord des larmes.

Il n'y a rien d'abord, du noir. Je me souviens peut-être d'un coup sur la tête qui m'a rendu inconscient. Plus rien ne se passe, il n'y a que des éclairs et l'impression d'être transporté, loin, sans repère. L'impression d'être jeté dans un grand trou.

Puis je me réveille dans une pièce sale - à peine une lueur m'éclaire - très haute et très large... Un parking ? Il semble vide, on ne sait pas d'où vient le peu de lumière qui fige le silence de la scène. Et cette impression angoissante qu'il n'y a personne, qu'il n'y a pas d'issue aux détours que je prends en courant, terrifié. Il n'y a que ce gris de béton armé, la terre n'a pas de tain, elle est brisée, parsemée de débris et de pans de murs coupés.

On ne sait pas où on est, on voudrait fuir, mais rien n'y fait, de haut en bas, à droite, à gauche, le décor est le même inconsistant, sinistré, insignifiant. Il y a des étages au-dessus, et en dessous mais sans fin, sans le moindre signe d'un chemin, d'une histoire à raconter où d'un but à atteindre.

J'ai continué toujours plus loin, par des portes défoncées, des halls de cathédrales et des boyaux déformés ; toujours seul, sans ressentir le besoin de manger ou de boire. Aucune lumière ne filtre au travers de cette poussière terne et dense, aucune ombre ne s'étire au dos des objets éparpillés sous mes pieds.



*Madalène (4), 4 décembre 1999*

Je vibre à l'unisson de ton souffle. Alors que je m'égare sourde et aveugle dans le dédale de mon imagination je sens toujours ton coeur marteler contre ma paume, si prêt. Il façonne l'étrange paysage que je parcours sans fin, découvrant chaque jour tel recoin que l'éclat du soleil m'avait caché la veille.

De nous deux je ne sais lequel guide l'autre, en fait je pense qu'il n'y a pas de sens, qu'il n'y a que cette danse, ce ballet d'amants sans foyer, chacun occupé d'un côté du chemin.

Comme une enfant sage qui a bien travaillé et n'a pas chahuté, je voudrais la permission de t'aimer à nouveau, beau fantôme de mon passé. Les rares souvenirs que j'ai de toi sont des perles chatoyantes qui glissent facilement entre mes mains et s'entrechoquent au hasard de mes pensées.

*narrateur (4), 5 septembre 1999*

Il s'enrhumait devant la porte, délirant au passage du froid qui l'enlisait contre le trottoir les vapeurs d'une vieille ivresse décolorée.

Sous l'épaisseur d'un océan ses pensées s'effaçaient. L'obscurité était trop profonde dans l'abîme du temps pressé, il ne voyait plus rien. Les passants regardaient Moshé disparaître sur un banc du métro ; alors que lui ne faisait que s'éclipser, dans son océan, pour retrouver son trésor, caché à l'ombre d'un galion naufragé dans les replis de ses années.

Brave ami, comme la sentinelle du temps passant t'a taillé le visage ! Tu te vautres sur le chemin comme écrasé par un poids inhumain, tu te déhanches en simulacre de marche, sifflant du vent par torrents. Redresse-toi ! Ne vois-tu pas ton oeil se détendre, se noyer dans l'obscurité ?

Tu as changé ... toi, inconstant, disparu. Tu reviens chez moi, dans ma maison. Oublies-tu que tu en as claqué la porte ? Que tu es parti sans te retourner, que tu as abandonné ton frère ? Tu

n'avais qu'à me baver tes inséparables engueulades. Je t'aurais soutenu et réconforté. Mais tu es parti. Vieux Moshé, comme tu es fatigué. Où est-il ton trésor ? tu l'as perdu, tu l'as bouclé dans un coffre fort dont tu as oublié la clé.

Vieille brique abandonnée, déposée devant moi pour me faire trébucher. Mais je ne tomberai pas ! moi aussi je t'ai oublié ; je t'ai cloîtré dans l'édifice de chagrin élevé en ton honneur. Tu ne pourras jamais en sortir, tu trôneras toujours à son sommet, à mille lieux de moi et des miens.

*Madalène (5), 24 avril 2000*

Gaëtan Soupique avait fait vœu de comprendre le néant. Il s'était mis en position d'écouter le silence et s'était donné les moyens de le retranscrire. Il pratiquait une gymnastique incessante d'ouverture de ses "Shakras" inférieurs (rendue ardue par la nécessité de maintenir fermés les supérieurs - essayez pour voir). Grâce à cela il atteignait cet état d'âme si fragile qui lui permettait d'entendre le silence qui entoure le bruit du monde, cet espace sans topographie qui pourtant soutient la structure de tous les sons. Gaëtan Soupique retranscrivait alors le néant selon une grammaire du vide qu'il avait mise au point.

Il comptabilise actuellement 331 types de silence, classifiés en 8 familles et 2 genres, les silences naturels et les silences humains.

L'infini calme de l'incomparable Gaëtan Soupique pourrait apporter des réponses aux questions qui me hantent chaque nuit au cœur de mes landes.

*narrateur (5), 7 septembre 1999*

Le violoncelle était immaculé. Le grand Pu Ki avait étiré le bras pour brandir l'archet vers son coeur. Il se figea un instant, la coiffure sans accroc, singulièrement brillante et briquée. Son immobilité contaminait l'ensemble du public. Depuis les premiers rangs jusqu'au dernier les gens se suspendaient au geste du musicien. Il n'était plus temps de s'accorder en toussant ou en discutant du temps qu'il faisait, il fallait tendre l'oreille, et, en attendant les premières notes, regarder. Même le chat du curé avait levé la tête. Couché dans le coin d'un vitrail brisé, il regardait le public de l'église soudainement pétrifié.

*Madalène (6), 12 décembre 2011*

Ca part dans un sens, flûte, et ça revient. Je me mets sur la pointe des pieds, pour mieux voir par dessus si l'arbre tiendra bon, les bourrasques rivées aux côtés comme hurlant, affolées, dégageant l'air des murmures étonnés.

Les masses déchirées se développent sans difficulté. L'orage est là qui tance les carreaux de la vitre et brûle tout près la végétation humide. Tout craint et s'efface sous les coups, les coups répétés.

J'ai porté le vent et les cris sur les landes de Magor, positionné les troupes d'assaut et fait retentir l'ordre d'avancer tout au long des collines recouvertes par mes armées détrempées de pluie. Sans attendre ni prier, les soldats apeurés s'élancent vers l'hypothétique ennemi, masse noire et agile coulant docilement sous les ordres de chefs aux ombres torturées par l'éclair. Passage de la nuit au sang, le combat s'engage, s'enrage et disperse les fracas de la fatalité sur ces landes supposées.

Mes soldats sont morts un jour de Carême, un jour sans pain, le ventre creux. Ils ont chanté, crié, injurié, et le silence est tombé. Sanglés de désespoirs ils ont pris leurs armes, ont tiré et sont tombés.

Ils sont morts sans réconfort, pas de femme pour les aimer, pas de soleil pour les réchauffer. Chute et silence en attendant la fin, dans les derniers instants, chacun retiré, incapable de me raconter sa destinée.

Marc pleure humblement, pas comme un enfant, pour supplier et obtenir, mais comme un homme, pour ne pas oublier la vie, les femmes qui aiment et les soleils qui réchauffent.

Rodolphe (s'appelle-t-il seulement ainsi), Rodolphe a pris dans sa main une fourmi égarée. Il lui parle tout bas. Peut-être lui chuchote-t-il un secret, un fardeau qu'il a porté jusqu'ici. Je n'entends pas ce qu'il dit. Il finit par avaler la fourmi pour en connaître le goût, ou peut-être pour connaître le goût du secret qu'il lui a confié.

Le troisième et le quatrième s'accrochent par le regard. Sans échanger un mot, sans que leurs yeux fixes expriment une émotion, ils semblent hypnotisés, l'un dans l'autre plus

intimement reliés que deux amants, sans rien cacher, sans rien renier, sans espoir.

Le dernier murmurait ...

Le dernier, murmurant, se dresse subitement. Si couché son murmure était inaudible, relevé il fait trembler le cadre étroit de sa carcasse. Il semble crier.

Des figures sans cesse répétées, retournées. Elles s'avancent. Les perdus les désirent, bredouillent soupirs et sanglots. Elles possèdent la grâce et la douceur des enlacements. Pour elles ils auraient percé l'univers, l'auraient vidé par ses trous noirs. Abandonnés ils errent d'anges de leur souvenir en angles aigus du désir et dressent un autel à leur gloire, chairs engoncées dans une tour d'espoir.

Epouses des biais, pourquoi riez-vous des hommes ? Regardez dans cet espace la folie s'étager à toute échelle.

## 2

### *au coeur*

Laissez-moi vous raconter notre première rencontre. C'était à Paris. L'air n'était ni troublé par la lumière, ni essoufflé par le vent, juste transparent. Tout apparaissait distinctement à mes yeux envoûtés par cette atmosphère accueillante, sans contour, avec la juste netteté de la fin de l'hiver. Le monde semblait prêt pour notre rencontre, ordonné, la raie bien au milieu la bouche en coeur, coeur battant.

A cette époque, je me promenais beaucoup, la plupart du temps sans but précis. Je prenais généralement la rue qui fait fasse à mon immeuble. Elle me menait à une place ronde d'où je bifurquais au hasard de l'angle qui donnait la meilleure perspective à mon itinéraire. Après, j'engourdissais mon sens de l'orientation à grandes enjambées, histoire d'être un peu étonné par les endroits que je trouvais au bout de mon chemin.

Ce soir là pourtant, j'avais une raison bien précise de marcher. J'avais décidé de rejoindre mon frère près de l'Ile saint Louis. J'y suis allé à pied pour profiter de la douceur de ce jour bien propre sur lui. La nuit tombait presque quand je me suis

assis sur un banc pour l'attendre, près d'une église où allait commencer un concert de piano ou de violoncelle. Des touristes un peu paumés se mêlaient aux parisiens fagotés qui parfois fendaient la foule, exaspérés.

J'ai vite délaissé mon livre pour regarder le grand corps impatient massé contre l'église et ses éruptions spontanées de quidams déboussolés. Les extrémités de la foule s'éparpillaient du milieu de la rue jusqu'à mon banc, risquant de m'engager dans leur tourmente. Je fis quelques pas de repli, sur le chemin d'où était sensé venir mon frère.

*Madalène (7), 29 avril 1998*

Je lui demande : Vous attendez quelqu'un ?

Il ne semble pas vraiment étonné par cette question. Bien sur, il prend la peine de s'assurer que c'est bien à lui que je m'adresse. Et oui pauvre mortel, cette déesse daigne t'adresser la parole, il va falloir faire face.

- Non ... pas vraiment, j'attends mon frère.

Je n'ai pas compris. Il a du s'en rendre compte.

- A vrai dire ce n'est pas comme si nous avions rendez-vous. C'est un peu compliqué, si je veux le voir il faut que je sois là. C'est sur son itinéraire.

- Je ne suis pas sûre de saisir, enfin, peu importe ... vous ne voulez pas une place ?

- Une place de quoi ?

Je lui désigne la porte de l'église, autour de laquelle gravite le public :

- Pour le concert, une place réservée, au premier rang.

Comme si de rien n'était, il retourne à son étude scrupuleuse des gens pressés contre la porte, sans prendre la peine de tourner la tête.

- Et pourquoi n'y allez-vous pas, vous ? ...

Je n'ai pas de réponse évidente à cette question. Et d'ailleurs pourquoi me demander ça ?

- ... si on vous avait posé un lapin, vous m'auriez proposé deux places. Ca ne tient pas debout, rien ne vous empêche d'aller à ce concert, je m'interroge.

Peut-être que je devrais lui dire que je souhaite simplement l'aborder, mais non décidément ça ne tient pas debout. Proposer une place à un concert auquel on n'assiste pas, c'est une technique d'approche peu convaincante. Il faut peut-être lui dire la vérité, lui raconter ce qui m'est arrivé ces derniers jours. Peut-être que je devrais passer en revue mes états d'âmes en tricotant

quelques sanglots de circonstance. Lui expliquer que j'avais pris le téléphone pour réserver une place à ce concert, mais que là je n'en pouvais plus.

- Vous n'avez pas vraiment l'air intéressé, tant pis.

Je m'écarte sans ajouter un mot, vers l'autre côté de la rue. Il me suit du regard, hésitant. Il faut que je me débarrasse de cette place.

*narrateur (7), 11 septembre 1999*

Elle m'entourait de ses bras, j'étais embrassé par la confortable lueur de son amour, baigné par le chant de ses incroyables aventures, ses irréparables ivresses qui tressent sans fin le décor de son épopée, en escalier à colimaçon. Elle ne cessait de grimper, mais n'allait pas vraiment dans une direction déterminée, elle tournait simplement sur elle-même.

J'attendais depuis longtemps au palier du quatrième quand elle m'a pris dans ses bras. Grisé par ses manières déliées, j'ai tourné, tourné avec elle.

Je ne pouvais pas la croire - elle me mentait, je le savais. Je pouvais la confondre, je ne l'ai pas fait. J'étais fasciné par sa comédie, ses gestes pleins de douceur pour endormir ma peine, ses yeux lumineux, électrisés par le mensonge. Elle mâtinait son jeu d'une telle harmonie de charmes que je n'étais plus qu'une marionnette de papier sous la pluie, rendu muet par l'élégance d'une femme.

Incognito je savais, je ne disais rien, pas un souffle, je l'admirais en silence.



*Madalène (8), 7 mai 1994*

Je viens d'avoir 18 ans et je m'appelle Madalène. Ces trois syllabes sont les restes de mon prénom d'origine, Marie-Madeleine. Je l'ai mâchouillé, il n'en est resté que des copeaux. Je ne sais pas pourquoi mon père avait choisi de m'appeler Marie-Madeleine, je sais juste que ma mère n'aimait pas ça. Elle a trouvé le premier prétexte venu pour me rebaptiser. Prenant à témoin le babillage enfantin que j'articulais avec difficulté pour désigner les objets qui m'appartenaient elle décréta que tel était mon nouveau prénom.

Mon père ne s'y est pas opposé. Il a choisi le prénom de toutes ses filles. De temps en temps il m'appelait à nouveau Marie-Madeleine, avec un air sérieux, des yeux terribles et tout au plus un bout de sourcil effronté, trahissant l'éclat de rire qui venait. Peut-être n'aimait-il pas ce prénom ?

*narrateur (8), 12 septembre 1999*

Le bonheur d'être en vie l'étreignait comme jamais auparavant. Il imbibait tout son être, enchantait son visage. Elle noua un chignon hasardeux qui s'équilibra un bref instant avant de s'abandonner contre ma nuque. Elle ne s'en préoccupait pas, seul importait l'incroyable absence du monstre ; de ce sang épaissi par la mort qui coulait hier encore dans ses veines, qui avait torturé tout son être sans répit sans espoir et l'avait laissée pantelante souvent, dominée par les écarts de douleur que les autres ne peuvent pas imaginer, ne doivent pas comprendre. Perdue au regard du monde dans la pénombre incolore des morts en sursis.

Mais c'était terminé, le monstre avait disparu et en se retirant, il lui rendait son corps, une terre qu'elle n'avait jamais arpentée qu'en songe. Elle découvrait émerveillée qu'il pouvait se tendre de plaisir à craquer ... sans se casser sous les coups insensés de la douleur.

Elle dormait enfin sans le poinçon écoeurant de la maladie, déliée dans les draps, contre mon bras, reposée enfin.

La douceur irrésistible de ces instants souligne leur préciosité. La journée s'efface sous les caresses alourdies d'ivresse et de paresse.

*Madalène (9), 12 août 2001*

crise, sécante percée d'atours je suis lasse

et élégante, peut-être que je m'ennuie encore.

Ma belle je vous manque ? toujours

*narrateur (9), 13 septembre 1999*

J'avais les bras en croix, vautré sur la pelouse. Il y avait beaucoup de vent, tout le paysage était malmené, depuis les grands arbres qui m'entouraient de loin jusqu'aux brins d'herbes contre mon oreille. A chaque nouvelle bourrasque, j'entendais tout un étalage de bruits différents, murmure grave et caresses.

Je ne pensais pas à grand chose, j'écoutais et j'attendais. Pas vraiment de l'ennui, juste de l'attente, un peu étonné de ressentir ça et d'en avoir aperçu un écho en toi, aussi vague et malvenu fut-il.

Mince, j'ai pensé ...

*Madalène (10), 1er avril 1999*

Un lion sommeillait à l'ombre d'un grand baobab comme on en trouve dans les plaines d'Afrique. De temps à autre il dispersait les moucheron qui babillaient alentour d'un balayement large et paresseux de la queue.

Comme il allait s'étirer de tout son long pour mieux se reposer de l'autre côté, il entendit le bourdonnement si particulier d'un moustique (vous savez, un de nos féroces moustiques d'Afrique). D'un bond il fut sur ses pattes à guetter l'horizon.

- Quitte ces lieux maudit insecte, je suis monarque céans et tu n'as pas droit de me piquer, c'est écrit dans ma loi, religion qui fait foi dans ce pays.

- Tout doux maître roi ... (ça venait de la gauche du lion) ... je ne suis pas là pour vous agresser ... (de la droite maintenant) ... d'ailleurs comment pourrais-je vous attaquer ? ... (derrière le lion, qui se retourne brusquement) ... vos poils aux couleurs de soleil sont un rempart infranchissable pour mes ailes en

dentelles de porcelaine et quand bien même je pourrais passer votre cuir est si épais, si tanné !

Le moustique s'est arrêté sur le tronc du baobab. Le lion s'en approche, sur ses gardes. Le moustique reprend :

- Je viens vous voir, maître roi, pour faire ma cour et signaler à votre grandeur tout le bien que je pense de sa personne, si monstrueuse à mes yeux curieux.

- Qu'attends-tu de moi ?

- Je veux apprendre de vous, voyager avec vous ! j'ai une fois suivi le train d'une gazelle, savez-vous comme l'aspiration de sa course a facilité mon vol ? c'est magique de se reposer sur les airs à la suite d'un grand seigneur. Comme j'aimerais courir avec vous la jungle, voir les pays que j'ignore !

- Mon coeur est déjà pris.

- Allons, point n'est là mon propos. Je suis resté amoureux de la gazelle, hélas, un amour impossible. Avouons que la bête était grande pour mon corps d'insecte, mais ç'aurait été un piètre obstacle si elle ne s'était surtout amourachée d'un bel étalon de

ma connaissance. Je n'ai pas oublié cet amour qui m'accompagnera encore un moment. Si je me propose de vous suivre dans vos quêtes c'est en brave compagnon, fidèle parmi tous pour parcourir le monde.

- Mon amitié est dure à acquérir, ma porte ne s'ouvre pas souvent sur l'inconnu.

- Vous n'imaginez pas tous les avantages que vous trouverez dans la compagnie d'un moustique ! Je pourrais percer vos abcès et patrouiller autour de vous pour chasser sans modération tous vos nuisibles, mouches, moucheron, autres moustiques et abeilles.

- Non ! surtout pas les abeilles !

- Pourquoi donc ?

- Ma tendre amie est une abeille.

*narrateur (10), 14 septembre 1999*

Les intervalles entre nos phrases coulaient avec de plus en plus d'épaisseur, nous engluaient l'un à l'autre. J'écoutais et je regardais Madalène raconter son histoire avec une acuité chaque fois plus grande. Je collectionnais avec la minutie d'un entomologiste les gestes et expressions qui fourmillaient sur son corps. A certains moments, elle croyait que je murmurais quelque chose et se penchait vers moi ; à d'autres elle détachait ses yeux de mon visage pour regarder la pluie tomber. Son sourcil tremblait quand elle posait son bras sur le bureau.

Le monde devenait notre monde, un étrange endroit où sa respiration incarnait chaque instant. Tout finissait par se résumer à une tension irréversible des sens choisis pour saisir et comprendre l'autre.

*Madalène (11), 6 mai 1998*

Il est accroché à mon corps, le grand amour des anges débutants, le coeur serré, vissé au bord des lèvres. Je nage à pleine brasse dans le courant de mon quotidien, soulevée par la marée boudeuse des matins saumâtres. Je voudrais prendre ta main, que tes caresses rident la peau de mes joues.

Qu'il n'y ait que nous deux et un seul choix. Que la rondeur des gestes, formes en mouvement, lèvres qui soulèvent le corps.

3

*à l'envers*

Ma vie avant Madalène a un léger goût de cendre, une poussière muette et douce qui recouvre toute chose et qu'il m'est difficile d'éviter, comme si cette vie-là n'avait plus grand chose à faire dans mon histoire. C'est une époque évasive, entièrement livrée à l'économie fragile des circonstances qui m'y ont porté par touches minuscules et inconscientes. La forme de mes jours s'assouplissait pour suivre leurs desseins. Je n'ai fait que suivre leurs traces.

J'avais un travail à cette époque, dans les dédales d'une administration confidentielle, un bureau anodin tout au bout d'un couloir dont le néon bat de l'aile, à un étage sans lumière naturelle, coincé entre vingt autres niveaux. L'immeuble était bancal, trop haut, trop bas, biscornu, donnant sur un puit vertigineux parsemé de fenêtres crasseuses qui encapsulaient les boccas propres de la multitude fumante et infinie des hordes de l'enfer.

De l'autre côté, l'immeuble s'ouvrait sur une place difficile à situer, en apesanteur entre plusieurs dizaines de voies et

d'escaliers détournés qui mènent vers d'autres places à des hauteurs différentes, selon des configurations différentes.

La ville elle-même n'avait plus, en guise d'identité, que les myriades de quartiers qui la décomposaient, en hauteur, sans voiture, résidentiel, avec centre commercial, propre, sans un chat ...

Tout au fond de ce labyrinthe sans dimension compréhensible, tout au loin, au sommet de la somme compliquée des chemins croisés, il y avait ce bureau, et dans ce bureau, moi.

J'avais peuplé mon antre des rejets de mon travail, recouvert mon espace d'une cascade de feuilles en tout genre, montagnes de caractères, falaises chiffrées, froissées, mouvantes. Le papier composait le désordre de mon esprit et s'échappait en ruisseau constant par le bord droit du bureau. Je ménageais des vallées pour continuer à travailler mais à chaque fois le flanc ouest menaçait sérieusement de faire tomber le moniteur. Il était de toute façon quasiment illisible, engorgé de post-it incompréhensibles et pour les rares endroits encore découverts, maculé d'empreintes de doigts sales.

*Madalène (12), 23 septembre 2009*

J'ai parcouru beaucoup de pensées caverneuses, faiblement éclairées par la lueur de ma raison. Des crevasses accidentées où court une légère rigole, un filet d'imaginations s'enfonçant toujours plus loin.

Aux vertiges qui me prennent je ne trouve comme remède que mes cris sourds. A peine m'ont-ils échappés qu'ils me reviennent réveillés par l'écho de mes sombres tunnels. Je crie, encore et l'espoir me quitte si bien que les ombres se meuvent et m'entourent, chuchotent mes hurlements et se retournent, tâtent mon habit, frôlent mon oreille de leurs chants et toujours tournent autour de moi. Pris dans leur danse, je me mets à chanter, à porter sur la feuille mes tourbillons nerveux.

*narrateur (12), 29 septembre 1999*

Le sous-chef des bureaux environnants régnait sans partage sur une principauté d'âmes d'extraction assez paresseuse. Elles séjournèrent irrégulièrement au poste de l'une ou de l'autre quand le seigneur s'en allait guerroyer au second étage. Ces temps-ci, la grande rumeur qui les faisait trembler racontait la soupçonnée idylle entre leur M. Déon (le sous-chef) et une prêtresse du 3ème, femme nécessairement fatale puisque assez indépendante. Ces bonnes gens assiégeaient de curiosité la supposée vertu du comte d'Excel (le surnom du sous-chef), mais rien n'y faisait, ça restait pas loin des pâquerettes, entre les invérifiables parties fines dans le parking et les supposées tripotées de couloir.

Il revenait toujours au milieu de ces jacasseries, pas peu fier d'avoir terrassé l'insupportable pou réactionnaire qui lui servait de collègue à la tête du service concurrent. Celui-là n'en finissait pas d'être con, ce qui au grand dam du chevalier Déon ne tarissait absolument pas ses résultats, au contraire.

Au retour du va-t-en-guerre, les bonnes âmes du comté d'Excel reprisaient rapidement leur travail, non sans partager sous le coude des tas de gestes entendus, clins d'œil et remarques appuyées à coup de sabots.

Le roi Déon entendait peu ces signes, pris comme toujours dans un fatras de haute stratégie, plan marketing et rapport d'études. En fait ça le compressait tellement au niveau de l'estomac (quand il sentait poindre à la fenêtre de son esprit un vaste néant) qu'il s'empêchait de respirer, remontait ses lunettes et organisait le prochain assaut contre le macrobiote du second.

Il a perdu le compte de ses batailles et le souvenir de ses victoires.



*Madalène (13), 27 mars 2000*

On le nomme gardien de Ceuta, défenseur de la ville, pilier d'ambre de la porte du nord. Non sans sagesse les hommes ont oublié son nom véritable, car qui connaît son nom peut retirer son coeur. Me croirez-vous si je vous dis qu'il toise les plus hautes montagnes ? qu'à ses pieds les hommes ne sont que des poussières prises de frénésie ?

On a tout oublié de lui, des batailles qu'il a emporté balayant d'un souffle les cavaliers du nord qui recouvraient la plaine. On a oublié que le frémissement de la terre était l'écho des battements de son coeur.

Les hommes prient et dansent sur ses pieds, rendant hommage à un Dieu auquel ils ne croient plus vraiment mais qui règle leur temps et leurs coutumes. Le colosse n'est qu'un gardien d'argile animé d'un coeur mécanique, il ne peut plus intervenir dans la vie des hommes de peur d'être pris pour l'incarnation de ce Dieu dont on crie le nom à tue-tête.

*narrateur (13), 30 septembre 1999*

Mon frère a disparu un jour d'avril, il est revenu il y a un mois, nous sommes fin-septembre. Dix-sept ans entre ce début de printemps là et cet automne-ci. Je peine à établir un lien entre ces deux saisons, comme je n'arrive pas à comprendre la métamorphose de mon frère, du jeune homme résumé à des excès de maoïsme à cet autre clochard résigné, vieux Moshé bredouillant sous la pluie, occupé ailleurs à survivre. Je lui ai crié "C'est moi", il n'a pas vraiment osé me regarder, m'a poussé hors de son chemin mais m'a quand même laissé le suivre.

Nous avons marché ensemble. Il n'a pas cherché à m'échapper, il a même commencé à me raconter ses secrets, en me regardant avec insistance pour s'assurer que je comprenais bien ce qu'il disait, comme on fait avec un gamin naïf et très collant.

De temps en temps je lui parlais de mon enfance et de nos parents. Il m'écoutait mais ne répondait pas. Il respectait mes souvenirs comme les paroles d'un fou, fascinantes mais

incompréhensibles parce qu'elles échappent au sens du quotidien dont on se fait des couvertures pour tenir quand il fait froid.

J'étais pourtant certain que c'était mon frère sous ces pelures épaisses et malgré sa démarche grotesque, chaloupée par une ivresse à se rendre malade dès qu'il s'agissait de gravir la moindre marche.

L'étudiant qu'il avait été montait les escaliers quatre à quatre.

*Madalène (14), 11 novembre 2000*

Un évènement assez imprévu s'est produit à Paris au cours du mois de juin de cette année-là. Vers 15h, un homme est apparu au milieu du mur de soutènement du quai qui fait face à la tour Eiffel, le long de l'avenue de New York, près du pont d'Iéna.

Assez rapidement, les touristes qui s'égayaient sur les pelouses du Trocadéro ont commencé à s'agglutiner sur le pont, attirés par les cris d'étonnements des premiers passants à l'avoir remarqué.

Il était vêtu d'une longue chasuble grise, terreuse, sans signe particulier à l'exception d'un gros livre qu'il portait à la main. Dans les premiers instants qui ont suivi son apparition, il s'est contenté de lever les yeux vers la tour Eiffel qui lui faisait face, comme d'autres parisiens penchés à leur fenêtre ont du le faire ce jour-là, pour profiter de la vue et de la légèreté de l'air.

Un pan entier du mur était escamoté, dégageant un tunnel large et sombre qui rendait sa silhouette minuscule et reposée

bien qu'elle soit nettement visible, comme celle du pape lorsqu'il béni la foule à la fenêtre du Vatican.

L'attroupement se faisait plus important au milieu du pont. L'homme jetait de plus en plus souvent des coups d'oeil anxieux à la foule bruyante en surplomb. Quelques uns s'étaient hissés sur le parapet pour mieux voir. Des rumeurs faisaient frissonner la foule, quelques mots s'échangeaient qu'on se faisait traduire, comme "apparition".

Des catholiques venus visiter la capitale en groupe crurent reconnaître quelques uns des traits du christ en croix qui pendait au rétro du car de leur association (dont ils venaient tout juste de descendre). Le gros livre qu'il portait sous le bras pouvait bien être une bible.

Quelques groupes de japonais souriants piaillaient avec bonheur, photographiant autant l'apparition que les catholiques qui commençaient à entonner des cantiques.

Les forces de l'ordre stationnées devant la tour Eiffel sont assez vite intervenues, guidées par les chants et l'attroupement. La situation sortait suffisamment de l'assaut régulé qui fait l'ordinaire des flux touristiques de grand monument pour

justifier la mise en place d'un cordon de sécurité autour du pont. Après tout l'individu n'avait aucune raison d'être là, ça pouvait être dangereux. Quand on l'appelait, avec ou sans mégaphone, il regardait en direction de l'agent sur le pont, sans répondre, l'air de ne pas comprendre.

Une escouade d'alpinistes de la gendarmerie fut déplacée sur les lieux afin de descendre interpellier l'individu. Mais il avait disparu.

Etrangement, alors que le bonhomme était le centre de tous les regards et de tous les intérêts, personne ne se souvint exactement du moment exact de sa disparition, personne n'avait plus pensé à regarder dans sa direction au cours de la dernière heure, comme s'il était évident qu'il resterait jusqu'au bout.

Le mur semblait intact. Ce n'est qu'au bout de quelques jours que les policiers finirent par dégager l'ouverture par laquelle il était apparu. C'était une cage ingénieusement découpée dans le soutènement. Elle débouchait dans un atelier de construction du métro, désaffecté.

Ce que l'enquête n'a pas découvert c'est que derrière l'armoire abandonnée dans l'atelier était dégagé un autre

passage qui en suivant le parcours sinueux de canalisations de gaz hors d'usage donnait sur le grand trou d'aération d'un complexe de cavernes sombres et oubliées. En descendant de plusieurs centaines de mètres par cette bouche on atteignait un autre boyau plus étroit qui serpentait le long de carrières, à chaque pas vous entraînant plus profondément, vers le lit d'une rivière souterraine inconnue qu'il suffisait de suivre plusieurs jours vers l'amont pour enfin déboucher aux pieds du mont Gor, sur le flanc ouest de mes landes.

*narrateur (14), 1er octobre 1999*

Ces quelques lignes vont m'aider à étayer le bonheur précaire qui accompagnait alors mes journées. Quand le souvenir de mon frère agaçait le rideau de l'entrée, c'est une brise tenace qui sèche la sueur sur mon front et faisait défiler les nuages d'un coin à l'autre de l'horizon.

Lorsqu'il entra dans la maison au début du printemps il se faisait suivre par le soleil, si timide et pourtant si attendu par les objets de la maison. Leurs éclats avides regorgaient à nouveau des couleurs de l'été. Chaque année c'était le souvenir de mon frère qui apportait les beaux jours dans la vieille maison.

J'étais entouré par le colosse de mon enfance, l'arbre monde dont les branches étaient éparpillées au-dessus de la terrasse. D'avance je sentais le renfermé des pièces du second, j'anticipais l'atmosphère échaudée de la cuisine.

Je suis pris dans une nasse d'équilibres précaires, le décor du temps dépassé. Vaguement perclus par les années écoulées je

suis attentif au bonheur d'être précisément là, dans cet écrin des mots d'un jour oublié.

Les vieux livres décatés de la bibliothèque regorgent de voyages et d'aventures, d'histoires que je me raconte encore, par écho. Leur cuir avachi contre ma paume, je fais le tour silencieux de mon imagination en les feuilletant.

*Madalène (15), 5 novembre 2000*

Il existe un livre étrange que peu d'hommes ont tenu entre leurs mains. Sa trace a disparu bien avant que l'on comprenne le rôle qu'il pouvait tenir dans ce monde. Il n'est pas très épais, pas très grand mais un peu lourd à cause de sa couverture en gros cuir. Elle est parcheminée par l'agacement des siècles que le livre a parcouru, aux hasards du grand secret qu'il renferme.

Beaucoup d'érudits assurent que c'est l'écrit d'un fou. D'autres ne se prononcent pas. Les gens ne savent pas.

C'est un livre rond, qui n'a ni début ni fin. Il est écrit dans une langue qui ne fait référence à aucune autre.

Les hommes ont conféré à ce grimoire les vertus magiques que son hermétisme laisse naturellement supposer. Au fond ce n'est peut-être qu'un livre de cuisine dont les recettes sont arrangées sans ordre. Sa couverture ne serait épaisse que pour le protéger des taches de graisse.

*narrateur (15), 4 octobre 1999*

Je l'ai rencontré dans un immeuble rongé d'écharpes de rouille au fond d'un appartement sans meuble. Il porte sa main à sa bouche, le geste découpé par la vibration de sa respiration haletante, chargée des relents de la faim. Le ventre qui résonne en silence.

Il tient son avenir entre les mains, cet incomparable avenir qui anime son regard, ses espoirs affamés et tendus par le réseau de ses nerfs violents, qui animeront son grand corps malade sous les coups du pire destin.

Il n'a pas le loisir d'avoir peur de sa violence, il n'a que cette ressource pour tenir la tête hors du courant qui l'emporte. Sa rage remplit la petite pièce étouffante quand il s'avance vers moi. Il tremble, secoue la légère étoffe qui retient son corps, le nez vers l'avant, la main crispée contre son flanc.

Il ne dit rien, me regarde, puis me donne un livre.

*Madalène (16), 1er janvier 2003*

Dans l'immensité de la steppe vivante, lointaine, il cherchait la fille dont les yeux ne mentent pas. C'est une impression étrange née lors de leur rencontre. Comment l'expliquer ? C'est un regard de grès, vivant et passionné. Un regard où survient parfois la lueur de l'envie mais aussi celle de la grâce. La jeunesse de ses traits lui apprenait à l'aimer et la précision de son regard à lui avouer cet amour.

C'était la fille d'un des notables de premier rang de la ville de Ceuta toute proche. Abritée sous un dais de soie, elle rejoignait chaque jour son précepteur Gaëtan Soupique en passant par le village, près de la rivière aux écrevisses, là où ils s'étaient rencontrés.

Un jour elle n'est pas apparue au détour du chemin. Le jeune homme a attendu quelques instants avant de courir hors d'haleine vers la ville. Il apprit que la jeune fille était tombée dans un coma profond, comme ça. Il chercha pendant des années à percer le sommeil indifférent de son aimée, apprenant à lire pour consulter les vieux grimoires de la grande bibliothèque

souterraine d'I..., apprenant à écrire pour consulter les érudits errants aux franges du monde. Il acquît la science de son temps jusqu'à ce que ...

Je préfère garder la fin de cette histoire pour plus tard. Les landes grises me donnent à penser que le jour ne se couchera pas dans l'heure qui suit. Le silence touche à la fin des mondes oubliés. D'où que perce le désespoir, il naît l'impression que l'homme disparaît sous la couche de sa douleur. Des cris hantent l'hiver de l'esprit, pourquoi vouloir lever le voile blanc des disparus ?

Sagement, destinée à mourir, partir loin de mes sphères chéries ; quitter ce monde passé entre les griffes de la vanité. L'image secondaire des hommes de rien efface la fresque des héros éclaboussés. Prenez votre pomme, mangez sans faire ces façons de grand-duc ankylosé. Il suffit de perdre la partie grandissante des images mosaïques au couchant. Passions sévères et masque crispé cachent aux âmes l'avenir de notre pauvre paradis.

*narrateur (16), 5 octobre 1999*

Moshé fait le tour de Paris tout au long de l'année. Chaque cycle dure exactement deux semaines, selon un parcours qui évolue très lentement de l'été à l'hiver. A mesure que le froid s'installe, il quitte le chemin balisé des fontaines pour rejoindre l'itinéraire plus resserré des coins chauds. Il affectionne les embouchures de métro qui déblayent à la pelle des odeurs de tunnels chauffés au souffle des voyageurs.

L'hypermarché de la gare d'Austerlitz distribue lui aussi du vent tiède et gémissant par toutes ses ouvertures. Il n'y a qu'à fermer les yeux pour décomposer ce brouhaha puant de saucissons à l'ail, livre neuf, nouveau déo en promo ; tous articulés aux sueurs angoissées, vinaigre balsamique et corps fatigués. L'odeur monstrueuse dominée par les nappes tenaces de désinfectant s'épand par volutes empesées le long du trottoir.

Mais généralement Moshé ne reste pas longtemps devant le Carrefour, à cause du vieux Plancheterre qui ne cesse de baragouiner ses insupportables maudissures, à rendre malade les hommes saoules de bonheur.

Moshé préfère encore ses planques, ces endroits que personne d'autre que lui ne connaît. Lorsque je le suis après l'avoir rejoint sur un bout de son parcours, il m'en montre parfois. Aujourd'hui, en face de Saint-Augustin, il a prit la rue d'Astorg, la Ville-lévêque, et quelques autres pour déboucher dans la Cité du Retiro.

*Madalène (17), 18 juin 1999*

Les souvenirs vagues s'acclimatent bien des rêveries sans fond. Je pioche par hasard un détail sans contexte qui déroule tout naturellement d'improbables évènements vite ajoutés à l'édifice de ma vie supposée. Ça fait des guides, des résolutions imaginées faciles à suivre.



*narrateur (17), 6 octobre 1999*

Le vent qui s'échangeait entre les rues de la ville s'était soudainement alourdi, opaque et brûlant. Il déchira la faible membrane de concentration que j'avais tissé autour de moi à la sortie du bureau. Un peu contraint, je levais le nez pour évaluer les risques nécessairement associés à ce brusque déchaînement de violence gratuite. Ni pancarte emportée par le vent, ni passant déséquilibré, j'allais pouvoir me jeter sans encombre dans la bouche du métro.

Qui a dit qu'un train est un moyen de transport ? C'est un déversoir. La foule y entre et surtout en sort comme l'eau d'un lavoir, en s'épandant le long des rives goudronnées aux rebords de falaises. Ce jour-là ça se bousculait, ça geignait par rafale - le rictus était aussi crispé que le geste brusque. Et quand je faisais mine de résister à l'inondation qui se préparait, les hordes chroniques m'arrachaient les yeux d'un regard noir en décor d'épouvante.

Dans ces cas là, j'avais l'arme absolue des gentils dans mon genre : je souriais béatement, la lippe chenue, le regard mouillé,

vaguement ahuri, juste ce qu'il fallait pour que le roc que j'étais (par définition) ne soit pas emporté. Il m'arrivait aussi de garder ce sourire tout au long du trajet. Alors j'étais un peu le roi de cette bande de coupe-jarrets. Je les toisais agréablement, eux et leurs superbes gueules de désespoir, épinglées dans l'angle de leurs vies en forme de parenthèses le temps d'un trajet de métro.

La ville de Ceuta est située à l'est du mont Gor. Dans les premiers temps de la colonisation des landes c'était une terre mal connue, plus souvent parcourue par la voix éraillée des conteurs que par les caravanes de marchand. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, même si les contes sont restés.

J'ai croisé hier une caravane et me suis assise près du feu pour écouter quelques unes de ces histoires brodées sur un canevas de murmures cadencés. J'étais hypnotisée par ces chants fossiles, troublée par le cuir déchiré des démons échappés de l'Hors monde. Le chuintement des braises (la plainte du conteur terminée) nous invitait à craindre leur lourd grondement, leurs désirs sans âme et leurs guerres sans pardon. Il n'est pas conseillé de se rendre sur les terres maudites des landes lorsque le vent gémissant des pays du nord réveille les ombres animées des batailles.

Ceuta est construite autour d'une formation rocheuse coincée au coeur des landes, dans un renforcement de dunes arasées. Il faut cheminer longtemps le long de la voie grise pour enfin

l'apercevoir. Toute la ville est accrochée à un réseau dense de cordes et de filins tissés entre les deux tours que possèdent les deux familles qui se partagent le pouvoir. Ecartelé entre ces deux pôles, le peuple des marchands habite les grappes de maisons retenues aux voies aériennes.

Lorsque j'entrais la première fois dans cette ville, au début de notre ère, Ceuta était en pleine ébullition. Les clans majeurs gravitant autour des deux familles vidaient leurs querelles sans plus faire attention à l'équilibre des pouvoirs. Le plus puissant marchand de la ville projetait de construire une troisième tour à égale distance des deux autres, pour agrandir la ville et lui ajouter une nouvelle dimension.

*narrateur (18), 7 octobre 1999*

La grande aventure commença ce jour-là par un agréable étirement des impressions simultanées de douceur et de calme, juste au moment où j'émergeais des sables nocturnes, contre Madalène. Avais-je rêvé le retour de mon frère ?

Les mots sont un peu ternis ces temps-ci. Ils ont perdu de leur superbe, coincés dans les mailles si serrées du quotidien, pillés par les coeurs de passages. Il faudrait partir. Pourquoi pas ? S'envoler vers l'orient et un peu au sud. S'en aller et revenir peut-être.

J'ai glané ça et là des lignes de souvenir, des balbutiements bridés et bredouillants, charriant le vertige qui saisit l'homme d'une montagne au sommet. J'ai pleuré des mots dans la fontaine oubliée, perdue à l'ombre d'un galion naufragé. J'ai décrit des soupirs brisant les vagues de l'amertume. Triste houle, triste écho.

Je ne sais pas écrire de texte composé. Il faut pour écrire un long texte une capacité à respirer les phrases, c'est à dire

inspirer des idées (des formes) et expirer des mots. Ne pas cesser, inspirer expirer. Ne cesser qu'à la fin de l'écriture. Pour ma part, j'ai tendance à gonfler mon abdomen puis à cracher sur la face du papier les phrases qui s'ordonnent d'un seul mouvement large et dirigé. Essoufflé, je reste hagard à relire ma prose tout juste écrite. Rien n'y fait je ne peux pas retrouver de nouveau bol d'air. Je cherche, comprime mes poumons ; mais rien. Sentiment horripilant.

*Madalène (19), 21 avril 1999*

L'écrasante banalité des faits s'accroche à mes désirs dérivés des agaçants pour me confondre dans l'ennui sagement plié par vanité, les yeux bien ouverts pourtant angoissés par la vérité qui, rampant de détours en artifices, menace d'écraser la forme des gens en mouvement dans la rue, et m'oblige à stopper. Un moment pour reprendre le sens du monde qui me recueille par habitude.

Je balance de mes rêves au bras des fleuves, bercée par les boucles et les échos de la foule.

Affalé contre un bastingage qui me perçait le dos, je comptais les minutes bouffies d'ennui en attendant que le vieil homme au début de la file termine ses impénétrables tractations devant le seul guichet disponible. Je ne comprenais pas l'objet de sa dispute, malgré les gestes emportés dont il agrémentait avec toujours plus de véhémence les éclats de sa voix. De loin j'entendais le balbutiement cotonneux de l'employé de gare retiré derrière sa vitre, parfaitement inaudible sous les cris du vieil homme.

En me redressant, parce que la barre me cassait maintenant les omoplates, mon attention s'est fixée sur un des hommes qui faisaient la queue. Je ne le voyais pas bien, il était assez loin, son visage disparaissant parfois entre les têtes des autres quand ils se penchaient, agacés, vers la cause égosillée de cette attente.

Lui n'attachait pas beaucoup d'importance au vieil homme du guichet, scrutant plutôt les passants dans la salle d'attente. Il n'avait aucun signe particulier, tout au plus une forme d'insistance dans le regard, bien carrément assis sur un nez assez

robuste. Il était chauve et se grattait de temps en temps le crâne, en se penchant en avant.

Il y avait quelque chose d'assez étrange dans le regard que je lui ai porté, toute mon attention agrippée à lui. Nous étions deux quidams assez similaires, j'aurais pu porter ces habits, il n'y a pas loin entre le livre qu'il avait dans la main et celui qui se trouvait dans ma sacoche.

J'imaginai sans peine l'inextricable faisceau de hasards, de décisions et de valeurs qui l'ont mené à cet instant précis dans cet endroit-là et j'y ai forgé un étonnant relief de mon propre parcours. De cet écho, j'esquissais un nouvel amas d'évènements, entre ceux qui ont forgé son regard aux aguets et ceux qui ont courbé mes sourcils (selon l'équerre de mes désirs et de mes plaisirs). Et ainsi en continuant, à nouveau, j'évoquais le portrait de cet inconnu croisé au mien mais aussi opposé, recomposé.

Un maintien rigidifié par ses parents, une façon de s'habiller à laquelle n'était pas étrangère sa femme. Ces instants décisifs résonnaient étrangement au miroir de mon histoire, par les

chemins qui m'avaient conduit jusqu'à cet endroit précis dans cet instant-là.

*Madalène (20), 11 avril 2000*

Rekiye a le buste composé d'une multitude de teintes entre le carmin et l'ocre, du côté à l'ombre - entre son cou et sa chevelure cuivrée - à l'éclat du soleil - sur son front - quand elle baisse les yeux, pour regarder où elle marche. Il n'y a pas beaucoup de pierres, mais elle doit parfois s'aventurer en dehors du chemin, pour rassembler les chèvres qu'elle garde. Nous remontons ensemble vers le sommet des landes, elle légèrement, en courant de droite et de gauche, moi péniblement. Elle enroule les rires en pelote, égrène un pas de danse qui fait vibrer son corps. Elle épouse les contours du soir, puis semble disparaître, adoptée par la nuit. Je la cherche du regard mais il n'y a rien autour de moi, rien qu'un peu de vent balayant le sommet des landes, par l'ouest. Est-ce bien le vent ? cet air là vient du sud, c'est toi ?

- Oui c'est moi ...

- Quelle est cette danse ?

- Ca n'a pas de nom, ce n'est que mon rire.

*narrateur (20), 9 octobre 1999*

Pour soutenir les ambitieux arguments déployés par cette femme-là, il avait fallu que j'épouille ma posture de ses increvables précautions ; tourner vers son visage des harmonies d'homme, cohérence évidente de courages intérieurs apaisés, quand tout autour sont chuchotées de mémoire les destinations volées aux bonheurs poussiéreux, intacts sous leurs cadres fleuris.

Je suppose qu'il n'y a pas grand chose derrière tout cela, juste de vastes champs d'images floues arrangées sans ordre si ce n'est la plus fine des liaisons logiques, incompréhensible fil d'araignées vagabondes entre souvenirs, odeurs, ternies, vertes, marcher vers et par grandes jambes ; silencieusement.

Depuis quelques jours j'écris des phrases hagardes qui m'accompagnent assez bien. Je finirai bien par les tarir et revenir à des choses moins hermétiques.

*Madalène (21), 10 octobre 1999*

Elle reste longuement suspendue à son petit lustre en verroterie. Les doigts dodelinants en cadence contre ses amours vénitiennes, elle époussette un point invisible, et rivalise d'équilibre avec son escabeau branlant pour atteindre par extension le haut du montage scintillant. D'une main elle attrape le faîte tremblotant et le replace bien droit dans l'axe de la fixation.

La descente est moins glorieuse. En lâchant son bibelot elle prend conscience de sa situation, un pied à peine posé sur l'escabeau et les deux bras dans le vide (car il est hors de question de se retenir au petit lustre). Soudain pris de panique, le frêle marchepied oscille en perdition, d'un mouvement qui se communique à la vieille femme. Elle se recroqueville piteusement sur la dernière marche, une fine lueur de transpiration recouvrant son nez aquilin.

La situation assurée, la bête calmée, elle dégage lentement sa jambe droite, pour - un échelon - descendre - voilà - atteindre une hauteur moins engageante.

*narrateur (21), 10 octobre 1999*

Aujourd'hui, un virus du genre fâcheux m'a "cloué au lit" (cette expression un rien emportée signifie que j'ai un gros rhume, catastrophe placée assez haut sur l'échelle de mes maux).

Alors que je me tordais presque de douleur à une heure où habituellement on me voit pianoté frénétiquement à mon bureau, la vieille d'en face pointa son nez par la fenêtre.

"La vieille d'en face nous enterrera tous" m'avait prévenu l'ancien propriétaire. Il avait habité vingt ans dans l'appartement, et avait toujours connu la vieille d'en face. De loin en loin on la voit écarter ses rideaux en dentelle pour regarder en bas dans la rue. J'étais rassuré de la voir, je m'étais demandé ce qu'il lui était arrivé au cours de ces deux derniers mois. J'étais effrayé aussi : à part l'éternel cycle du quotidien, qu'est ce qui a pu se passer pour elle au cours de ces deux mois ? On a peur d'imaginer ce vide quand on jette un coup d'oeil à nos deux mois à nous, pleins à craquer d'un tas hétéroclite de relations et de désillusions.

Cet après-midi là, elle pointa son museau au travers de la dentelle et contempla dix minutes la rue en contrebas. Je ne voyais pas ce qu'elle cherchait, jusqu'à ce que j'entende la sonnerie du lycée voisin. Les portes s'ouvrirent, et la cohue des gamins encombra provisoirement la rue. Ils couraient, chambaient et se draguaient au fer rouge. Les garçons sortaient l'attirail des males cathodiques, les brindilles de fille étaient jolies. En un instant la rue devint une scène où les drames se nouaient, les jalousies, les frustrations - où les amours s'échangeaient, les baisers, les empoignades, les regards surtout.

Et la vieille scrutait tout ça, du haut de ses quatre étages. Eprouvait-elle du regret ? de l'amusement ?



L'acrobate vacillait et se balançait pas loin du soleil, les mains esquissées sous son corps à l'envers, tête en bas. L'éclat de son costume rouge laissait courir de grands traits courbes au milieu du ciel. Quand il revenait, on entrevoyait son visage souriant pour le soleil, ou pour le dieu des acrobates peut-être. Son mouvement semblait hésiter un instant avant de s'accélérer dans l'autre sens.

Revenu une nouvelle fois avec plus de vitesse il lâcha la barre, détourna son corps de la chute pour le lancer vers un fil dont on ne découvrit la présence que lorsqu'il y posa le pied.

Resté là-haut, il se pencha un moment vers la foule qui l'acclamait en contrebas, répandue contre la tour de l'ouest. Les notables de la ville, les marchands les plus riches et le conseil des sages de Ceuta étaient bien rangés, sur deux colonnes, entourés par les gens plus modestes livrés aux assauts des vendeurs à la sauvette. Ils étaient peu nombreux à détourner leurs regards de l'acrobate pour écouter ces boniments, chacun pétrifié, comme l'acrobate silencieux sur son fil.

Il s'appelait Gérald et était venu du nord pour donner quelques unes de ces représentations acrobatiques. Alors que les gens du Nord ne regardaient même plus les acrobates, ils étaient encore peu courants du côté des landes. Il prenait parti des câbles suspendus entre les tours de Ceuta pour faire ses cabrioles.

*narrateur (22), 11 octobre 1999*

Partir n'a même pas été difficile. Il n'y a pas eu de décision à prendre, il suffisait de suivre la route qui s'était subitement déployée devant moi, toute faite. J'aurais peut-être dû me méfier de l'évidence tout à fait inhabituelle qu'il y avait à s'éloigner comme ça du va et vient m'entraînant résolument d'un matin à l'autre, sans coup férir.

L'inusable ressac des jours avait sédimenté et rigidifié mon espace selon la forme de mes habitudes, labyrinthe insensé que je parcourais sans plus d'esprit, sans autre raison que le passage d'une seconde à l'autre puis d'un cycle à l'autre ; à nouveau, en rond, marcher sur mes propres traces, dans le sillon érodé au fil du quotidien.

*Madalène (23), 16 février 2000*

Sais-tu que tu me manques ? Il suffit que je pense à ton sourire pour que la houle de tes cheveux en bataille inonde mon regard. Je n'aurais pas dû partir comme ça, sans laisser un mot, sans vérifier que tu ne m'attendrais pas. Je fais un amour bien ridicule à suivre ces bouts de vie rêvée, comme si c'était des avènements possibles. Je singe mes idoles à en perdre l'équilibre, et toi tu cours après ma vie fantôme.

*narrateur (23), 12 octobre 1999*

Nous avons quitté Paris l'hiver suivant. Il faisait froid le matin de notre départ, surtout à la gare. Nous n'avions pas de chemin à suivre en particulier. Nous sommes montés dans un train, vers le sud.

Cette première étape de mon voyage avec Madalène semble construite à la perfection, nous avons été chaleureusement veillés par un ballet minutieux de personnages chacun bien à sa place.

Il y a la serveuse de la boulangerie, joues roses, sans accrocs, si ce n'est ses dents, jaunes, parce qu'elle fume (souvent le soir en rentrant je la voyais mâchonner son mégot devant la porte du fournil).

Il y a le vieux Plancheterre, entre la gare et le centre commercial. Il grogne ses sarcasmes aux passants, la voix baignée d'orages sans grandes ambitions, lorsque la pluie couvre le bruit des éclairs déjà loin. Au gré des engueulades essuyées par le petit cortège continu des clients du Carrefour, il laissait

deviner les histoires qui l'ont amené à venir s'encadrer dans ce petit coin de terre bitumée.

Les événements s'enchaînaient avec l'évidence d'une démonstration scientifique. Le lever, le petit déjeuner, le chemin vers la gare, le billet, le train. Rien ne ternissait la perspective de ces déroulements mécaniques, aucun objectif, peu de projets, nous n'étions animés que par la juste précision des enchaînements fascinants qui nous emportaient loin et pour longtemps.

Madalène se tenait à mon bras lorsque nous sommes montés dans le train, le quai était glissant parce que la neige avait gelé cette nuit là.

Notre voyage a duré une année. Je me souviens d'une image en particulier. Nous venions de quitter la gare depuis dix minutes, lorsque le train a ralenti pour réglage de trafic (nous apprit plus tard le contrôleur dont je n'ai vu que la sacoche en cuir, battant le flanc d'un costume avachi). Le train traversait alors la banlieue sud. Un homme chauve le regardait passer par une fenêtre ouverte au premier étage de sa maison. Il fumait une cigarette et portait un bébé dans les bras. Il souriait.

*Madalène (24), 15 novembre 1998*

Nous sommes entrés dans Rome en bus, guidés le long des ruines du forum par le flot coulant des voitures qui brûlent d'atteindre le coeur de la cité. Les vieilles pierres dispersées défilent sans arrêt de chaque côté, sans qu'il soit possible d'identifier le motif d'un seul monument, tant murs ou colonnes sont irrémédiablement passés au crible de cette vibration des espaces.

La seule chose à faire est d'étirer son imagination autour de ces formes floues pour en dessiner le contour et récolter les atmosphères de la ville, le nez en l'air, les yeux fermés.

*narrateur (24), 14 octobre 1999*

La soirée commençait mal. Un matador sans panache me demanda quel était mon métier. Il venait juste de m'exposer en large et surtout de travers les aléas tragiques de son existence, dans les assurances.

Sa tirade s'était terminée par un silence en point d'orgue qui me laissait un peu démuni. J'hésitais sur la tactique de relance à adopter (plutôt courte), quand il me concéda un "et vous ?" exprimé, je le sentais, à contre coeur.

A ma réponse il brisa la courbe régulière de ses sourcils pour me faire remarquer que mon parcours était sans doute un peu bancal donc vaguement suspect quand même.

Je me mis à improviser une histoire délirante de révélation marxiste, quelque chose d'étonnant à en croire le rictus de plus en plus consterné de mon interlocuteur.

Il décrocha au moment où j'abordais l'essentielle intervention divine qui avait achevé de me révéler la voie à suivre. D'un seul

mouvement ample et dirigé, il me salua brièvement et localisa opportunément une autre épave.

Un peu fatigué par ces excès d'imagination, je me traînais sans attendre vers une chaise posée dans un coin heureusement dépeuplé du salon.

**5**

***par inertie***

*Madalène (25), 12 février 1999*

Nous sommes déjà séparés, chacun dans la bulle de chagrin d'un matin isolé. L'un prend un chemin trop tortueux pour être suivi, l'autre imagine un monde différent. Nous sommes dans les bras l'un de l'autre, perdu loin de l'autre, de guerre en mer aux bastions poussiéreux, seuls sur terre à partager cette dualité brisée.

Sous l'assaut de l'adieu, nous attendons le bon moment l'un contre l'autre.

L'un dans l'autre seul si seul, perdu par l'amour.

Ivre de lui,

Je l'enferme dans la nasse de mes cheveux, de mes boucles en lacets, le couve, le protège.

Lové contre moi,

Il coudure le silence de sa respiration apaisée - inspiré, régulière - expiré.

Nous chatouillons le spectre de notre amour, qui nous accompagnera si longtemps encore.

*narrateur (25), 15 octobre 1999*

Sourd à mes cris, l'écran débitait une interminable procession de figures tétanisées par la lumière des projecteurs, les bras pendants, punaisés de ci de là le long de l'épanchement continu de paroles, fièvres décérébrées de ces pantomimes.

Comme un dimanche. Il n'y avait pas grand-chose à faire, l'équilibre des forces qui m'entouraient ne penchait pas en ma faveur, il ne me restait pour me consoler que l'improbable idée que tout cela était irréel. Je me balançais sur les deux pieds arrière de ma chaise. A chaque instant, je risquais de m'écrouler.

*Madalène (26), 12 avril 1999*

L'acteur est au milieu du studio. C'est une émission de variété, un machin où il est sensé vanter les mérites de la pièce dans laquelle il joue.

A bien y réfléchir, il ne sait plus trop comment il s'est retrouvé là. C'est son agent, Luc, qui l'a appelé, "tu verras - génial - audimat". Luc a tendance à avaler les mots, comme par modestie, comme si le temps du grand prince (notre acteur) était trop précieux pour être gaspillé à l'écoute de son gazouillement hystérique d'agent névrosé. La plupart du temps, l'acteur acquiesçait avec beaucoup de noblesse, mais sans avoir compris quoique ce soit. Ca pouvait s'avérer gênant, comme ce soir-là.

Le public était composé d'un premier rang de filles avec de jolies jambes à portée de caméra pour peupler agréablement la vitrine. Derrière il y avait quelques vieux, quelques chauves, trois cravatés, deux babas cool et une douzaine de gamins habillés tous de la même façon. Sans doute une chorale qui devait intervenir au milieu de l'émission, ou alors une équipe de foot.

Autour de la table (forme bizarre, pas vraiment plate) étaient répartis les invités. Ca allait commencer...

*narrateur (26), 16 octobre 1999*

L'esquisse bredouillée de ce bel amour a vacillé puis s'est assise. Il n'y avait plus à sa place qu'une réalité bien pâle, vide et pourtant cerclée d'un corset d'espoirs. Visitée par les vers. Parce qu'il fallait bien manger, je me suis servi d'un ver, je garnissais mon frigo, baladant un regard évidé sur les choses du monde que je ne savais plus nommer.

Le chant triste s'épaississait des lueurs de la fête déchaînée, dont les éclats brisèrent la continuité du haut mur. Les sans-grades déroulèrent des roucoulades hystériques, des rires à n'en plus tenir debout, cassés par l'ivresse de cette nuit sans fond. Sirs des marais séduits serraient les poings "De l'air !".

Il n'y avait pas de quoi danser.



La peur ... Ca remonte en nausée acide quand on prend conscience que l'ordre bien rangé de l'individu balbutie devant l'ordre de l'humanité, obtenu par chaos de désirs et de passés. Quand on prend conscience du tissu de monde qui nous enferme de toutes ces griffes, ces mains et ces caresses.

Des murmures se détendirent. De ci, de là, les ors des boiseries, le carmin des tentures s'animaient d'une vie singulière, un léger frémissement. Les comptoirs recouverts de dorure brillaient un peu plus sous les feux de l'immense lustre pris de mille cliquettements. Soudain le fracas des robes froissées, le feulement des portes que l'on pousse emplirent l'air échauffé. Les voix mâles accompagnaient en sourdine - comme un rythme insensé - le martèlement des talons aiguille sur le tapis. Rapidement la foule s'empressait dans les escaliers qui conduisent à la pièce frémissante et impatiente. Cette multitude colorée, des pastels agressifs aux noirs éclipsés, ces gens sans ordre s'éparpillèrent dans plusieurs directions. Certains restaient sur place ; L'un d'eux semblait prêt à être emporté par le courant, simple galet jeté au hasard par un gamin. Il gîsait là, l'oeil défait la lèvre tremblante. C'était un homme âgé, qui marchait lentement, posant avec précaution un pied après l'autre. Lui n'était pas comme les gens de la foule sortant de l'opéra. Lui était quelques mètres en arrière, quelques secondes auparavant. Lui ne dévalait pas joyeusement la pente aménagée ;

il voyait la Traviata mourir. Il pensait à sa propre mort, puis il voyait encore cette femme, ce couteau, ce sang. Il s'attardait sur les vêtements étalés autour de la tête à peine penchée.

*Madalène (28), 19 avril 1999*

La musique se déroule par vagues successives de chagrins contenus, à peine évoqués. Ecoutez, coincé à l'orée des pluies de croches, l'accord majeur s'épancher en filaments d'harmonies vite estompés, parcourus et mis en pièce avec méthode par le rythme précis qui guide le morceau vers l'expression pleine et entière de la rupture, jusqu'au bout de ses notes en dentelles de porcelaine.

Alors, un souffle diabolique se lève de lui-même sur les restes de l'espoir et saisit au coeur les signes de la portée. Une course folle emmêle les cordes sensibles à un orage de passions. Les notes rougeoient d'un plaisir charnel, rigolent à perdre rythme, imprimées de désir. Elles s'unissent en sarabandes privées d'esprit, guidées par l'ivresse de leurs tournolements sans fin, encore, encore, elles échappent à mes doigts pour briser la longe de la portée. Je cours sans souffle, perdu par la folie de ces paysages démoniaques, hérissés de pointes en traîtres harmonies. J'erre dans ces marécages d'accords moqueurs, damnés, perclus de variations souples, situées à l'écart des

routes de la mélodie. Cette jeune fille si correcte et précieuse s'est perdue en chemin - piégée par la beauté trouble et désespérée de ce labyrinthe vertigineux d'anges lumineux. Imagine-t-elle revoir le monde correctement ordonné des sentiments humains, devant l'immense amas d'images, de parodies qui s'offrent à ses yeux ? La passion d'un monde à la mesure de cette musique a brûlé ses yeux.

Finalement qu'entend la mélodie ? le silence d'entre ses notes, ce calme qui gouverne toujours à la tempête déchaînée des sentiments. C'est par ce silence que se construit son expression pleine et entière. Si sobre enfin que les échos du tumulte précédent impriment encore chaque note déposée, vibrée.

*narrateur (28), 18 octobre 1999*

La Solencita chantait. A rebours, à l'encontre, elle enchaînait sa voix - au corps, elle façonnait son chant. Il grandissait d'impertinences en silences, ardent mélange d'amour et de contes marins. Des histoires si fragiles que le souffle de sa voix les faisaient vaciller un moment avant de les plonger sans espoir vers la mort des amants, un verre à la main, pour chanter l'amour de cabaret.

Elle allongeait ses doigts et déjà l'irrésistible ronde de ses échos d'orage emportait les desseins et les amertumes des hommes qui l'écoutaient.

Détails de sarabande bâclée, une danse à tâtons qui bataille, étale et entaille. Mes frères dans ce paradis noir c'était comme si des villes englouties tonnaient les éclats de trop de voix, d'échos bouillants - fardés de sachant braire à bord de nausée. Poinçonné par les ogres de barbarie, je caillait entre les gros arbres, c'était l'hiver comme on se dépouille pour dormir.

*Madalène (29), 5 avril 2002*

- Je me demande ce que c'est.

- Frappez-la pour voir ...

Les deux hommes sont penchés sur un objet qu'on voit mal. Le premier étend son bras et donne une baffe à l'objet. Léger mouvement de recul du deuxième qui finit par prendre à son tour l'objet entre ses mains.

- Quelle incroyable structure - vous l'avez violemment frappée, et rien ... rien ... pas de réaction.

- Jetez-la pour voir.

- C'est une idée.

Le deuxième brandit l'objet (une sorte de courge) et le jette violemment contre un mur de brique. Il manque de frapper le premier, qui s'est écarté à propos.

- Faites attention mon ami !

Il va récupérer la courge.

- Rien ! c'est incroyable !

- Ha non, ça dépasse l'entendement ! Faites-moi voir.

A nouveau les deux hommes se penchent sur l'objet.

- Si peu de réaction à toute cette violence déployée !

- Attendez peut-être qu'en ...

Le premier se saisit de la courge dans les mains de son ami et l'assomme avec.

- Je savais bien que cet objet avait un sens.

*narrateur (29), 19 octobre 1999*

Au grè d'une houle soulevée par les accidents du quotidien, elle égarait parfois les rires et les éclats d'un soleil de dimanche pour me révéler sa mélancolie. Ca ne durait qu'un léger instant, elle se penchait à peine, le regard un peu perdu, fatigué de tenir tête au chagrin larvé.

Et pourtant, malgré le ressac pernicieux des jours inutiles qui s'enfilent sans accroc, elle se redressait toujours pour se coltiner les mauvaises pensées. J'admirais son élégance, ses gestes retenus par un peu d'angoisse, ses sourires à peine voilés, pour ne pas trop partager la tristesse.

*Madalène (30), 12 août 1999*

Découvrez vos chapeaux gentils maîtres ! Il vient à peine de nous parler que déjà son écho s'englue dans les mailles du passé. Signez les accords de gaieté majeure et délivrez-moi des actes en sursis. Le cycle de son discours tonne à en souffrir et porte en qualité les harmonies d'un coeur d'homme ; criblées, entre la perfection de son horizon et la réalité de son existence, par les virages de sa propre épopée.

- Développez "Désolé"

- Dix soleils biaisés

*narrateur (30), 20 octobre 1999*

Désiré Grémant s’y entendait pour déridier les vieux débris délaissés au carrefour de l’avenue de l’Indépendance et de la rue Bidouche Mourad. Il leur racontait ses vies rêvées de partisan et de ministre de tutelle, recourant à tous les tours de passe-passe que lui avait légué son père - les grands gestes qui emportent tout, la voix en catimini qui attire l’œil autant que l’oreille et ses bourrasques, ces chants tonitruants, ces Internationales universelles ! Tout ça ponctué à grand renfort d’éclats de rire en escalier à colimaçon, la gouaille bien à l’air séchée au soleil, parce que ça donne du goût aux mots, quand ils montent en fête du fond de la gorge.

Parfois il s’asseyait par terre parce qu’il n’y avait pas de siège pour lui, ça ne l’effrayait pas, son paletot en avait connu d’autres et puis c’est un habit de pauvre ça - comprenez - ce n’est pas l’habit qu’il portait lors de sa rencontre avec le Président.

Généralement les gamins rappliquaient en nombre, pour écouter Désiré le fou. Il en prenait un sur ses genoux, l’asticotait un moment, faisait signe aux autres de s’approcher

puis commençait un conte de son cru, un peu comme la Fontaine, mais en plus moderne.

“C’est l’histoire d’un lion et d’un moustique ...”

Les marées sont grises et houleuses, crayonnées de falaises pressées contre la grève ; les oiseaux mordorés au soleil s'exercent en grands cercles à découper les brumes cotonneuses. Les rochers aussi tournent ensemble, mêlent les langues de mer et de terre. Les vagues balbutient des bulles et des bouillonnements de sable épuisés largement sur la plage. Ces déroulements sonores et liquides s'étalent et s'avancent le long des falaises, amalgamant blanc et bleu, azur et craie.

Nous sommes restés longtemps près du quai, penchés sur le parapet, à écouter la ville étrangère gronder derrière nous. Madalène, dans l'image que j'en garde, avait la peau lisse et distante, vernie sous le soleil. Elle jouait avec la boucle de son sac, dessinant un spectre de lumière malléable sur le béton du parapet. Nous ne disions rien qui mérite d'être rapporté, nous regardions surtout, nous nous étonnions de la ville et des détours qui nous avaient amenés ici, de ce périple qui rendait unique la perception que nous avions d'Alger, considérée non pas comme un lieu ancré dans sa géographie et son histoire mais comme une étape de notre voyage. Comme au départ de Paris, il n'y avait pas de motivation particulière aux errances que nous avons poursuivies dans la ville, pas de motivation discernable en tout cas, juste la cohérence apparente du chemin parcouru qui nous a mené du port au centre de la ville et, par bien des tours et quelques jours, nous a offert de monter notre beau décor d'amour, photos de carton-pâte composées d'accord avec les souvenirs et l'illusion du monde recomposé et endimanché de l'album d'Alger.

Fallait-il croire à l'étirement de ces heures matinales aux côtés de Madalène ? Fallait-il faire comme il faut, la tenir par le bras, jouer aux arpenteurs de monde quand on n'est, il faut l'avouer, qu'un touriste grotesque, perdu pour rire dans les méandres d'une ville dont on ne connaît pas vraiment les tenants et les aboutissants. Nous faisons comme si le sens de notre voyage allait s'expliquer un jour, ailleurs. J'avais déjà le secret espoir d'en écrire un livre, et le fait que vous lisiez ces lignes peut laisser croire que j'ai atteint mon but, que tout ce que nous entreprenions alors à Alger avait un sens. Vous serez surpris d'apprendre à quel point je me suis trompé.

Nous avons croisé un jeune berbère qui parlait français avec une faconde de Gascon. Il s'appelait Désiré Grémant et racontait des fables.

A Alger, les vents de la mer s'engouffraient dans la cité par toutes ses avenues et, culbutés par les maisons étroites et sinueuses, se croisaient en gémissant sur le toit de la ville avant d'éclabousser d'un froid glacial les rues cachées du soleil.

*Madalène (32), 21 octobre 1999*

Il m'avait attendu tout en haut, bien au chaud dans sa tour d'espoirs accumulés, quotidiennement ravivés, transmutés par habitude en bibelot sentimental apprécié.

*narrateur (32), 13 décembre 1999*

S'il te plaît, n'en dis pas plus.

*Madalène (33)*

La vérité est-elle si affreuse que tu ne puisses la regarder en face ? Faut-il que je la travestisse pour mieux te l'expliquer ?

*narrateur (33)*



Elle se devine si bien qu'il est inutile de l'alourdir avec tous ces mots fantastiques que tu ne vas pas manquer d'y coller.

*Madalène*

Tu prends tes aises, tu fais semblant de m'attaquer, mais en fait tu n'en mènes pas large. Je le vois bien à la façon dont tu te tortilles sur ta chaise, à essayer d'attraper une mouche qui n'existe que dans ton esprit surchauffé par la nouvelle de mon départ.

*narrateur*

Assez ! ne me dissèque pas avec tes phrases fauchées et fardées. Elles ne portent aucun sens proche de la vérité, de ce que je ressens.

*Madalène*

Je me tais, mais il faudra bien faire face à tes démons un jour.

*narrateur*

Je veux les voir grandir.